

1983

15

**DE LA TRAVERSÉE DU DÉSERT
COMME PRÉALABLE A TOUT FONDEMENT
D'UNE SYNTAXE SOCIALE**

Paru in : *Littoral*, 1983, n°7/8, p.47-66.

Les réflexions qui suivent s'inscrivent dans le temps logique du questionnement qui s'impose à nous depuis la dissolution de l'École Freudienne et la sorte de traversée du désert qui en est résultée pour nombre d'analystes, que les regroupements divers qui ont pris corps à ce jour ont laissé insatisfaits. Qu'elles puissent constituer la condition du fondement d'un lien social nouveau entre ces analystes est ce qu'en pratique l'avenir se chargera d'avérer ou de démentir.

Que la difficulté que cela soulève puisse être de l'ordre de celle que chacun de nous a pu connaître au temps conclusif de sa propre cure, c'est ce dont nous ressentons plus que jamais la nécessité et c'est cette nécessité là qui nous motive.

Une des questions s'énonce comme suit: quelle est la position de la psychanalyse en France en ce mois de juin 1982?

D'une manière plus spécifiée: quelle est la position de la psychanalyse « lacanienne » de nos jours vis-à-vis des modalités de la pratique analytique, d'une part, de la théorisation des ressorts de la cure, d'autre part, compte tenu du contexte socio-culturel dans lequel elle se situe et ce à la suite de la diffusion des idées de Lacan, de leur reprise et de leur subversion, du fait de ses épigones et de ses adversaires?

C'est donc à partir d'une telle analyse de la situation qu'une réponse pourra ou non être donnée à la question de l'instauration entre analystes d'un lien social original et qui tiendrait compte du point ou en est l'expérience analytique lacanienne.

Il nous plaît de considérer que chacun de nous contribue à sa façon, au temps de ces journées des « Cartels Constituants », au vaste programme que trace ce que nous venons d'articuler et ceci nous conforte dans la tentative d'opérer la synthèse d'un tel projet à partir de quelques points que nous nous proposons d'analyser. Synthèse partielle, par conséquent, mais destinée à aider ceux qui ne manqueraient d'être troublés par un morcellement excessif des thèmes, par ailleurs parfaitement approfondis et justifiés, qui nous sont proposés ici dans la diachronie inhérente à tout mode d'exposition de ce type.

Nous examinerons donc successivement ce que nous entendons par «traversée du désert», puis le mode de refonte ou de marquage par lequel s'effectue l'issue du sujet à l'orée de l'espace ainsi traversé, enfin les modalités de nouage grâce auxquelles un type nouveau de co-présence et de collaboration entre analystes serait à envisager.

1°. De la traversée du désert

Chacun se souvient des pérégrinations du peuple juif à travers le désert et du rôle de Moïse dans cette transformation qui fera qu'au terme de quarante ans, l'équivalent de deux générations, douze tribus sémites échapperont à la condition servile qui avait été la leur sous le joug des Égyptiens pour se constituer en peuple élu, et réintégrer la Terre promise.

De même on se souvient des quarante jours passés par Jésus dans le désert avant d'en sortir transfiguré et apte à assumer ce destin qui le conduira du Père au pire. Nous ne retiendrons de ces deux exemples princeps que la métaphore de cette traversée, qui fait du désert un espace transitionnel, un champ de transfert dont il nous importe de cerner les limites.

Cet espace de sable et de cailloux peut être remplacé dans d'autres contextes par une fuite dans la brousse, dans la jungle, dans les solitudes désolées du grand nord ou plus prosaïquement par l'asile, ou tout autre endroit propice au repli et susceptible d'abriter un temps un procès du sujet, dont Freud a tenté de définir le cadre de son effectuation à l'aide de ce qu'on a nommé son dispositif.

On ne s'engage pas de gaieté de cœur dans une telle entreprise dans laquelle on se trouve souvent projeté sans en avoir eu le choix. Ce qui rend évidemment assez comique l'exigence formulée sur la place publique par certains qui veulent pour tous une cure garantie gratuite et indolore.

Mais il y a plus. Si l'on s'accorde généralement sur le fait que la cure doit aboutir à une sorte de Nouvelle Alliance, on soutient que cette issue doit être toujours la même, au sens du dictât du postulat thérapeutique, qui exige la *restitutio ad integrum*, ce qui veut dire qu'en aucun cas il ne faut toucher à la syntaxe sociale de départ. De tels réquisits a priori sont assortis de nos jours de déclarations péremptoires sur la nécessité que l'analyste soit un humaniste et sur la condamnation non moins péremptoire du caractère peu fraternel de la conception de la cure par Lacan¹, ce qui rejoint l'acte de ceux qui, lors de l'autodafé de Berlin, le 10 mai 1933, ont osé énoncer ceci: «Contre l'effilochement de l'âme humaine provoqué par la surestimation de la vie des instincts, pour la noblesse de l'âme humaine ! Je livre à la flamme les écrits de Sigmund Freud! ² »

La traversée du désert a certes des aspects politiques mais il ne faut pas oublier que le désert a sa propre logique et qu'il ne suffit pas d'épargner au sujet quelques mirages ou quelques menaces vitales pour le rendre apte à se repérer. S'il arrive en effet qu'on se perde sur des sentiers qui ne mènent nulle part, il n'est pas du pouvoir de l'analyste de tracer partout dans ce désert les auto-routes du dés-irre, ni de déployer au bon moment le tapis rouge à chaque atterrissage inopiné du sujet. Quel que soit son art relatif au déchiffrement des traces, des hiéroglyphes déposés, écrits, sédimentés ou enfouis dans la mémoire du voyageur, quelle que soit son habileté à déjouer les ruses du désert, quelle que soit l'éthique dont il se réclame, systémique³ ou groupale, ce à quoi l'analyste doit veiller tout particulièrement c'est de ne pas priver son client du bénéfice de cette traversée, à savoir la chance qu'il se donne les clefs d'un idiome nouveau dont l'usage dans l'avenir lui servira de viatique. Mais au terme d'un tel voyage, qui nous garantira que ce langage nouveau, en tant qu'il ferait l'économie d'un certain nombre de symptômes dont le sujet se serait débarrassé chemin faisant, ne sera pas le fruit de la suggestion de l'analyste, et que ce dernier acceptera de passer son chemin une fois sa tâche accomplie, plutôt que de perdre et d'asservir à la fois celui qui imprudemment l'aura pris comme mentor?

Il est évidemment des agences de formation des analystes à la sorte de guidance qu'on est en droit d'exiger d'eux, et cette formation s'appuie sur des ensembles doctrinaux dont on peut penser qu'ils suffisent à situer sur un plan scientifique, et par conséquent vérifiable par tous, les modalités de cette guidance. Examinons donc ce que les bons auteurs nous disent concernant la pièce maîtresse de l'édifice doctrinal post-freudien, à savoir : l'inconscient.

Sous le titre «Position de l'inconscient», Lacan avait tenté de faire ressortir l'originalité de la position freudienne vis-à-vis de l'inconscient, faisant valoir (*Écrits*, p.830) que « l'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer un sujet ». Et il ajoutait « les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient ». (Id. p.834). Il nous avertit que «la présence de l'inconscient, pour se situer au lieu de l'Autre, est à chercher en tout discours, en son énonciation ». Plus loin (p.839) il précise que « le sujet, le sujet cartésien, est le premier supposé de l'inconscient » et que « l'Autre est la dimension exigée de ce que la parole s'affirme en vérité. L'inconscient est entre eux leur coupure en acte ». A transposer ce qui vient d'être énoncé à l'intérieur de notre fable, le désert devient ce lieu de l'Autre où se produisent des effets de vérité (sous forme d'hallucinations et de mirages) auxquels un sujet est intéressé, alors que son guide, l'analyste, ne trouve sa place qu'en cet entrecroisement d'où peut surgir une parole qui fera coupure, au sens où elle ferait sens d'orientation, qui est ce qui manque le plus au sujet pour sa gouverne. Voici donc ainsi résumé un corps doctrinal particulier, tel que Lacan l'énonce au colloque de Bonneval en 1960. Il faut dire que déjà à l'époque ces énoncés étaient loin de faire l'unanimité, même pour ses élèves, ainsi qu'il le dit lui-même en constatant le décalage qui se produit entre les exposés de ses élèves Leclaire et Laplanche.

Faut-il rappeler qu'en 1960 Lacan n'est qu'au tout début de son enseignement et que ce qu'il a rapporté depuis, comporte bien d'autres difficultés qui, comme telles, n'ont cessé d'alimenter les dissensions dans son entourage. Pour pouvoir comparer sa démarche à celle d'un certain nombre d'auteurs qui ont travaillé cette question de l'inconscient dans un environnement conceptuel différent, il convient, en ce qui concerne l'élaboration de Lacan, d'opérer une sorte de régression temporelle et en revenir à des textes antérieurs au colloque de Bonneval. Par exemple, à son texte sur «La Famille» qu'en 1938 il a donné à l'*Encyclopédie Française*⁴ et qui contraste par son ton avec le style désormais célèbre de Lacan. Toutefois un certain nombre de ses formulations à l'époque nous intéressent au titre d'invariants de sa pensée, quelles qu'aient été les transformations énonciatives dont cette pensée a dû s'accommoder par la suite.

A partir de la notion de complexe, en tant que « facteur concret de la psychologie familiale», Lacan s'applique à dégager la notion d'«entité paradoxale d'une représentation inconsciente», dont il souligne «le rôle d'organisateur» dans le développement psychique. Le complexe de sevrage, en tant que «forme primordiale de l'«imago maternelle», est rendu responsable d'une «crise vitale», d'une crise psychique: «la première dont la solution ait une structure dialectique». Reprenant le postulat de « la prématuration spécifique à la naissance » de l'être humain qu'il avait déjà utilisé dans son « Stade du Miroir », en 1936, Lacan insiste sur ses conséquences premières, notamment: un malaise intéroceptif de type labyrinthe qui, allié à l'angoisse (dont le prototype apparaît dans l'asphyxie de la naissance) et au froid, forment une triade d'une tonalité pénible qui dominera les six premiers mois de la vie de l'homme. Le fondement biologique du complexe constitué par « l'impuissance vitale totale » de l'enfant, qui s'étend au-delà des deux premières années, est « ce à quoi le complexe supplée par la régulation d'une fonction sociale ». « L'«imago» pourtant doit être sublimée pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social. »

Ces données somme toute élémentaires sont généralement admises par les auteurs anglo-saxons qui, de nos jours, insistent sur certaines discordances qui s'introduisent dans la formule perceptive du sujet et qui persistent chez l'enfant autiste et même chez l'adulte; mais là où ils auraient quelque mal à s'accorder avec Lacan, c'est lorsqu'il conclut que le complexe, unité fonctionnelle du psychisme, «ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions».

Dans la suite de son article, Lacan examine les complexes d'intrusion et de jalousie, en tant qu'archétype des sentiments sociaux, dans la mesure où la concurrence vitale passe à présent par l'identification imaginaire au frère, en tant que double du sujet. Ici Lacan parle d'une identification à « l'état du frère », comme d'autres depuis parlent d'états du moi, à cette nuance près que « l'image du frère non sevré n'attire une agression spéciale que parce quelle répète dans le sujet l'imaginaire de la situation maternelle et avec elle le désir de mort ». La fin de cette crise, avec l'entrée du sujet dans l'Œdipe de par l'intrusion du Père, s'effectue par l'inclusion du trait 'sevré - non sevré' dans l'économie subjective, mais ce qui nous intéresse dans cette assomption symbolique (et non plus imaginaire comme au stade du miroir) c'est quelle permet d'ordonner la série des échanges de l'enfant dans le champ de ce « je » social, moment dont il nous reste d'indiquer son homologie avec cette sortie du désert que nous avons situé comme point fort de notre travail. A la question : comment s'édifie l'imaginaire primordial et quelles sont les cicatrices qu'elle laisse dans le discours du sujet à l'état adulte, nous opposerons celle de la structure logique du désert en quoi certaines références littéraires devraient pouvoir nous aider.

2°. Du marquage du sujet comme paiement de la sainte taxe sociale

Moïse n'est jamais sorti du désert. En ce sens on peut dire qu'il a fait sien le desêtre auquel son peuple tourne le dos pour adorer le veau d'or. En réponse à l'intimation : la liberté ou la mort, le peuple juif choisit la liberté avec les conséquences que l'on sait, dont l'Erre. A l'opposé de l'erreur juive d'autres se sortent du désert écornés de cette liberté dont ils ont compris la sorte de fascination quelle exerce sur eux par le bais de l'intimation aliénante. L'opération par laquelle le sujet renonce à cette aliénation est la séparation, ce sevrage (anagramme de servage), cette « partition par quoi il procède à sa parturition » (*Écrits*, p.843). Ceci ne va pas sans résistance, difficile à vaincre, sous-tendue qu'elle est par ce que Lacan nomme la «*koiné* de la subjectivation » (*Écrits* p.836). *Koiné* dont le concassage par l'effet de l'enseignement lacanien « ouvre la voie de l'analyse qui s'intitule didactique » (id. p.836). Car la cure vise la mise à nu d'une faille dans l'Autre, qui est « d'abord celle de la perte constituante d'une de ses parts, et de laquelle il se trouve de deux parts constitué. Là gît la *torsion* par laquelle la séparation représente le retour de l'aliénation ». (*Écrits*, p.844). Par conséquent, cette torsion est le prix dont se trouve taxée l'instauration de « la métaphore du père comme principe de la séparation » (*Écrits*, p.849). Nous voyons à travers ces citations de l'exposé de Lacan à Bonneval (écrit en 1954) la mise en place du cadre du fantasme, animé de la pulsation qui lui est constitutive, celle d'un bord, où le point actif se trouve être «un point d'intervalle» (*Écrits*, p.843). « L'intervalle qui se répète, structure la plus radicale de la chaîne signifiante, est le lieu que hante la métonymie, véhicule /.../ du désir. »

C'est le cadre du fantasme ainsi défini que nous tenterons de mettre à l'épreuve dans la lecture que voici.

Il s'agit du célèbre roman de Julien Gracq *Le rivage des Syrtes*, où nous rencontrons une structure narrative d'un type élaboré dont le sujet est le désert. Le thème de ce roman, dont la parenté incontestable avec celui du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati ne nous retiendra pas autrement, est celui d'une désertification telle qu'elle a lieu dans un ensemble social, dont le représentant et narrateur dans le roman est le personnage qui porte le nom d'Aldobrandi.

En sa qualité d'officier, Aldo rejoint sa garnison aux limites du désert du Farghestan, à cette frontière où le gouvernement d'Orsenna doit faire face à son ennemi héréditaire, tapi dans les sables du désert, dont la surveillance s'effectue à partir d'une série de forts où l'on s'ennuie. L'impression de désertification croissante est d'abord rendue par l'auteur au moyen d'une sémantique dont voici un échantillon: «bâillement précoce» (p.8), «ennui supérieur», «vie creuse», «état de décrépitude» (p.10), «empires croulants», «principe d'inertie», «vie de dissipation»; «le climat progressivement s'y dessèche, et /.../ les rares taches de végétation d'année en année s'y amenuisent d'elles-mêmes»; «le pays, en proie aux dissensions, s'affaisse sur lui-même et semble prêt à s'émietter en clans féodaux»; «Des guerres de clans paralysèrent /.../ la navigation», «Orsenna entraînait en léthargie»; «La mer des Syrtes devint ainsi, par degrés, une vraie mer morte»; «ruinés, /.../ Orsenna et le Farghestan /.../ se murèrent tous deux dans une bouderie pointilleuse», etc., etc.

A ces signes d'une dévitalisation, qui frappent aussi bien la nature que les civilisations en présence, s'ajoutent des signes de la série persécutive avec des notations qui font état d'« espionnage (p.9)», «de méfiance», «d'agression et de destruction»: «Une brèche définitive, pour la première fois allait s'ouvrir dans cette ronde d'amitiés fraîches /.../ on souhaitait obscurément de me voir disparaître pour l'aveugler ». « Des ordres secrets (p.12)», «des griefs articulés », « une fuite douce» dans «une eau initiatique» baignent le sujet qui est dans l'attente de quelque chose «d'indéterminé mais irrévocable».

«Quelque chose m'était promis, dit Aldo, quelque chose m'était dévoilé : j'entrais sans éclaircissement dans une Intimité presque angoissante, j'attendais le matin, offert déjà de tous mes yeux aveugles, comme on s'avance les yeux bandés vers le lieu de la révélation» (p. 19) ».

Ailleurs il poursuit:

«Sous ce jour fuligineux /.../ nous roulâmes de longues heures à travers ces terres de sommeil. De temps en temps un oiseau gris jaillissait des joncs en flèche et se perdait très haut dans le ciel, tressaillant comme la balle sur le jet d'eau à la cime même de son cri monotone. Une corne de brume échouée sur un haut-fond perçait le brouillard sur deux tons calmes, d'un gros soufflet assoupi. »

Non seulement l'art de Julien Gracq consiste à créer un climat continu de malaise et d'étrangeté insoutenable mais il parvient à mêler à son récit des éléments, comme la balle et le jet d'eau, qui sont directement prélevés sur des souvenirs d'enfance inarticulés, qui affleurent et soutiennent la réalité angoissante vécue par le sujet. Mais d'autres auteurs sont allés plus loin dans l'analyse de cet art : tel Pierre Klein⁵, qui, dans son *Étude du décor dans trois romans emblématiques* (dont *le Rivage des Syrtes*), découvre chez Gracq toute une structuration cachée, emblématique, qu'il donne notamment à ce désert du Farghestan. Le décor irréel campé par l'auteur permet de suggérer la présence d'un monde hors du temps et de l'espace, un monde de rêve en somme, monde féérique, étrange, magique, un monde d'avant la création en quelque sorte (« Rien n'avait pris corps. Le monde restait évasif» (p. 33). Tout est décor théâtral, spectacle.

Ainsi, avant l'apparition du Tangri : « Les nuages s'écartèrent à toute vitesse comme un rideau de théâtre » (p. 36). Cette structuration s'effectue selon les lignes de force d'une intrication pulsionnelle où les registres perceptifs s'étaient comme dans le passage suivant : « l'odeur pourrie et familière passa sur mon visage comme le toucher d'une main aveugle » (p. 44).

Il y a toutefois dans ce récit gracquien une répétition de thèmes que l'on pourrait prendre pour de la redondance mais qui en fait relance le procès du sujet en embarrassant les commentateurs.

Pierre Klein pointe l'instance de la verticalité et ses propriétés unaires, mais ce trait lancé entre ciel et terre insiste de telle manière qu'il en devient gênant. Car il y a trois masses verticales qui sont successivement l'objet d'une description qui permet de les confondre et le malaise qui saisit le commentateur à révocation de cette silhouette quasi féminine se réalise sous forme de dénégations. Le tour de l'Amirauté, le volcan de Tangri et l'île de Vezzano, qui apparaissent successivement dans *le Rivage des Syrtes*, ont d'autres traits en commun que la verticalité, notamment la blancheur. Sensible à la valeur emblématique de la palette de couleurs dont se sert l'auteur, Pierre Klein note, par exemple, la migration du rouge de la salle des cartes (p. 68) au désert du Farghestan (p. 69), pour se confondre avec les lumières du couchant et éclabousser le paysage d'une tonalité guerrière et sanguinaire. Mais le blanc l'inhibe visiblement. Or, n'est-ce précisément ces effets du retour du refoulé, qui, quand il s'agit du refoulé primordial, se produisent au niveau de l'énonciation (voir ce que Freud en dit quand il parle de la dénégation) et nous intéressent en premier lieu, jusque dans leur recensement ? La difficulté surgit avec l'apparition dans le roman d'un personnage féminin qui se surimpose aux trois éminences phalliques précitées pour en compléter en quelque sorte la série. Vanessa apparaît dans les jardins Selvaggi cernée d'un contour que l'auteur compare à la réverbération d'un champ de neige et c'est sa blancheur qui rejoint celle « irréaliste » (p. 72) de l'Amirauté, ou celle « presque irréaliste dans l'étincellement de sa cuirasse blanche » de la mer, où jaillit l'île Vezzano, tandis que le Tangri est « un cône blanc et neigeux ».

Pierre Klein note correctement que « Gracq privilégie la valeur de passage du blanc qui est à la fois mort et renaissance » (p. 72). Il dit également que Vanessa est comme l'appel d'une transcendance, qu'elle s'appelle Mort, plénitude ou vertige du néant. Pourtant ce qu'il veut écarter, ce qu'il nie en fait, c'est que Vanessa ait un corps. « La femme en blanc s'oppose au corps », dit-il, pour rappeler avec Kandinsky que le blanc est avant toute naissance.

De quelle naissance s'agit-il ? Ici nous quitterons ce premier commentateur pour en interroger un autre, différemment prévenu envers l'analyse, en la personne d'Elisabeth Cardonne Arlyck⁶, qui s'intéresse au « Domaine des marges » chez Julien Gracq. Elle jette sur ce blanc et sur l'ensemble des scènes successives sur lesquelles se déroule le récit un regard autre, pour noter certains effets de perspective inversée, une certaine structure gigogne du blason, où la rose à l'intérieur de soi répète le motif d'une cité, avec une « instabilité engendrée par la métaphore » (de la rose dans l'insecte) qui « suggère que la relation du sujet à l'espace est une relation à l'Autre, mais à un Autre en défaut ». Cet entame de l'Autre, qui culmine dans le récit avec l'apparition de Vanessa, et qui était précédée par tout un ensemble de signes annonciateurs de cette sorte d'apocalypse, de cette « attaque contre les liens »⁷, vient produire ces effets de sidération et de lumière sur le narrateur en premier. Elle nous dit ceci (p. 20) :

«Aldo, tendu dans le désir du Farghestan est devenu, en transgressant, le Provocateur, digne de figurer en face de son modèle, le Transfuge; Aldo-tout-court s'est fait Aldo-Brandi ».

En somme, ce qui est indiqué à travers ce changement de nom s'apparente à la nomination qu'Abram reçoit après l'épisode du buisson ardent qui est une nomination, par une adjonction venue au titre d'un renouvellement de l'Alliance et qui est le fait Abraham.

[Si le névrosé est un « sans non », le changement de nom, l'identité d'emprunt, est une opération difficile à déjouer sur le plan de la cure. Ultime rempart contre la menace de castration, l'identification vaut symbolisation d'un réel (S#R), réel qui ne s'en porte pas mieux. Les lettres volées à l'autre se vengent. Le 'ha' qui s'introduit dans Abram est de mauvaise augure. L'ombilication du nom propre autour de ce 'ha' vaut retournement du nœud borroméen dans sa composante symbolique, retournement que Lacan nomme 'trique'. C'est ainsi qu'un patient, cocaïnomanie, se présentait chez son médecin de famille sous l'identité de son propre frère, de manière à bénéficier des avantages de la Sécurité sociale. [C'était évidemment loin d'être le cas sur mon divan.]

Cette entame tient à ce que l'Autre recèle un point aveugle (p.21), un «point de non-représentation» (p.22) «où la plus grande intensité correspond à un trou». Méduse, médusante, la femme se tient au point noir, en cette tache où s'abolit la «distinction du sujet et de l'objet ». Comme assujettie aux effets d'un obturateur « la représentation progresse par « cercles concentriques», et l'on doit avoir présent à l'esprit cette même figure qu'utilise Freud lorsqu'il décrit la progression du récit de l'hystérique.

Mais avant de poursuivre ce thème de la structuration selon une certaine perspective, qui nous montre par exemple l'Amirauté vue toujours de bas en haut, revenons au plan descriptif sur ces trois éminences dont l'anthropomorphisme nous frappe, « guetteurs » (Klein, p.54) que nous sommes devenus à l'instar du narrateur et de ses compagnons.

A l'attente anxieuse du début, et aux mystères et aux menaces qui envahissent progressivement le champ de la conscience d'Aldo, se substitue une série de visions, qui révoquent le sentiment d'une harmonie avec le décor (55); harmonie que l'intrusion des cris d'oiseaux et des rumeurs du peuple de Maremma (83) détruisent, pour faire place à des évocations funèbres :

comme un rasoir et se répercutant longuement dans l'écho dur des falaises» /.../ « ces cris sauvages et désolés des oiseaux de mer qui couvraient l'île et froidissaient cette ombre spectrale, ces roches nues d'un blanc gris d'ossements et le souvenir de ce passé funèbre, jetaient un nuage inattendu sur cette mère en fête». «Leurs cris, écrit Julien Gracq, pareils à ceux d'une gorge coupée aiguisant le vent

L'exploration de l'objet entrevu dans la scène primitive paraît décevante au départ, puisque « aucune fissure ne semblait s'ouvrir dans cette enceinte formidable», (R.S. 158) :

«lorsqu'au léger clapotis des vagues contre la falaise tout à coup se mêla un bruit d'eaux vives et presque aussitôt nous glissâmes dans une calanque, large à peine de quelques mètres et si profonde qu'elle paraissait un trait de scie dans la masse du plateau.»

Il est clair qu'aux éléments perceptifs, essentiellement auditifs, de cette scène primitive se mêlent des impulsions motrices, tandis que les éléments paranoïdes font apparaître le contexte de menace de castration, qui se précise à mesure que le sujet progresse dans l'action.

Puis il est question des «entrailles de la roche», de l'«enfilade du ravin», de «l'intimité silencieuse et la pénombre de cette gorge», si inattendues qu'«embarrassés et souriant l'un l'autre comme des enfants qui se glissent dans une cave défendue », les protagonistes butent sur l'angoisse. [La menace que génère le non-rapport est ici positivée sous les auspices d'une exploration de l'abîme de l'inconscient].

Voilà, nous ne poursuivrons pas davantage cette lecture sinon pour pointer la ou les métaphores à l'œuvre dans ce roman. Bien sûr, d'autres se sont déjà penchés sur ce genre de problème dans des perspectives principalement littéraires, et c'est le cas de Laurence Rousseau⁸ qui s'intéresse aux « Images et Métaphores aquatiques dans l'œuvre romanesque de Julien Gracq. » Avec quelque à-propos visionnaire elle dit ceci (p.4):

«La métaphore de la *dissolution* par exemple, est pour nous, non seulement la transcription poétique d'une sensation, mais aussi la solution poétique d'une « idée », d'un espoir. Derrière cette image s'embusque en effet un « pro-jet », c'est-à-dire un quelque chose qui précède l'écriture, qui la sous-tend. Et nous avons cru déceler, à travers elle, la formulation transposée du Désir surréaliste d'Unité. »

Ce qui nous a retenu dans son écrit c'est l'expression «plante humaine» quelle utilise comme «métaphore-clé» d'une aspiration profonde. Ceci nous renvoie non seulement à la poupée-fleur de Françoise Dolto, mais au texte même du *Rivage des Syrtes*, où il est question de mousses, plantes régressives en quelque sorte, que Pierre Klein tient pour symboliques de la décadence de l'état d'Orsenna. Par exemple : les muscinées «exhalent une odeur intime de cercueil» (Klein p.75). Nous y verrions plus volontiers une foule de petits autres, une nuée de sauterelles (p.83), qui désignent aussi bien les ennemis du désert que la fratrie, chez le Président Schreiber.

En tout cas il s'agit d'une menace voilée, d'un péril qui peut se révéler avec le dévoilement, en tant que métaphore rectrice du livre de Julien Gracq.

Pour clore ce chapitre nous donnerons la parole à un dernier commentateur qui, lui, cultive la métaphore du jardin. En effet Jean-Louis Leutrat⁹ fait de Vanessa une femme fatale, une étrangère, la converse d'un long voyage. Essentiellement hétérogène, elle participe de l'innommable, de cette destruction d'Orsenna qui n'est pas décrite par Gracq mais qui reste à l'horizon d'une vision tragique. Pour Leutrat la scène de la rencontre d'Aldo avec Vanessa évanescence a «une valeur de rupture» dans le récit, au sens où elle introduit une temporalité particulière : celle des moments élus, nous traduirons volontiers par moments féconds :

«Si le jardin est précisément le lieu du désir, c'est qu'il oppose, au regard, nous dit Leutrat, une opacité qui le rend riche en mystères à découvrir, en voluptés à jouir /.../. Le jardin, à la manière d'une allégorie médiévale, devient alors le symbole de toute quête, et le corps du monde doit être investi comme celui d'une femme. »

3°. L'inconscient : langue universelle ou idiome à faire advenir ?

«Corps du monde» est l'expression sur laquelle nous venons de quitter les commentateurs du roman de Julien Gracq *Le Rivage des Syrtes*, et c'est sur une vision cosmogonique que nous nous arrêterons dans la mesure où elle implique un ordonnancement qui pour chacun est loin d'être unique.

Les analyses très correctes et diverses de ce récit, quelconque quant à son choix, qui nous sont fournies par des non-analystes, témoignent ainsi de l'importance de la diffusion des idées psychanalytiques dans les milieux culturels, du moins en France. Ces recherches utilisent rarement une langue technique et parviennent d'une manière fort satisfaisante à nous communiquer l'essentiel de leur trouvaille dans la langue la plus triviale qui soit.

On pourrait se demander si la relative concordance des différentes appréciations ne conduirait pas, compte tenu du modèle symbolique prévalent qui a été utilisé, celui du blason, à postuler l'existence d'une structure unique, qui serait celle d'une sorte d'inconscient transindividuel, et donc collectif, décomposable en éléments de départ, en lettres, ou encore en ensembles archétypaux qui seraient communs à toute l'humanité?

Encore faudra-t-il noter la différenciation au sein de cette langue commune (qui pourrait être d'inspiration mathématique) de discours isolables selon les critères énoncés par Lacan, par exemple.

Nous voudrions donner un échantillon d'un conflit de références qui se produit chez un auteur formé selon deux méthodes, et qui, pour des raisons transférentielles, est incapable de renoncer à l'un ou à l'autre de ces deux idiomes qu'il se trouve contraint de traduire à l'infini. L'extraordinaire est que cette difficulté apparaît dans son texte au moment où il développe l'exemple d'un schizophrène, et par conséquent de celui qui précisément échoue dans ses tentatives d'accorder deux discours et succombe sous leur double contrainte.

Dans un article sur «La psychopathologie du sentir et du penser chez le schizophrène», Rachel Rosser¹⁰ s'intéresse à la sorte de lever de rideau qui permet au cours de la cure le retour d'un certain nombre de souvenirs chez son patient, ce quelle décrit comme suit :

« Sa mémoire lui revint complètement au cours des dernières séances comme cela est précisé plus loin, lorsqu'il se mit à produire des rêves séquentiels pour la première fois depuis de nombreuses années. Au cours de la dernière séance il retrouva ce qu'il appelait sa vraie, ou exacte mémoire, un procès de reconstruction du passé par des moyens mnémotechniques impliquant une co-sériation (Piaget, 1969). Ceci confirma le fait qu'antérieurement il avait été limité dans la reconnaissance d'événements ou d'affects isolés dans le passé. Ainsi il s'introduisait un délai dans la cure entre le développement de son sens de la séquence appliqué aux événements courants et celle de sa pleine capacité de remémoration séquentielle. En termes piagétiques il s'était produit un décalage horizontal; dans la terminologie de Bion il avait réacquis différents aspects de la fonction alpha, et ceci très tôt dans la cure, y compris le penser conscient, la faculté de raisonner, le penser inconscient et la perception de lui-même en tant que vivant, mais son incapacité de mémoriser ou de rêver témoignaient de la persistance d'une fonction-alpha défailante »

Pour les lacaniens que nous sommes voici un vocabulaire qui nous laisse perplexes puisque, passe encore Piaget, mais Bion n'a jamais été cité par Lacan, et par conséquent nous ne sommes pas censés en connaître l'existence. Ce jugement que nous portons sur les lacaniens est évidemment outré, mais l'expérience vaut la peine d'être tentée de les interroger sur cet auteur qui, par les bons offices de représentants d'autres tendances de la psychanalyse française, est en passe de devenir un produit de remplacement, dont on espère qu'il supplantera Lacan sur le marché du savoir, et d'abord à l'université.

Un mot pour définir cette fonction alpha. Elle est constituée d'éléments bêta qui sont des «particules expulsées du moi» (A.I., p.17)¹¹ qui participent à la fois de l'objet inanimé et de l'objet psychique (E.P., p.28)¹², particules dont l'essaim constituera une distribution qui fonctionnera comme un contenant, comme une fonction alpha qui les intégrerait. Ce contenant embryonnaire (E.P., p. 6), ce cornet prêt-à-porter un quelque chose, une boule de glace par exemple, fonctionnera déjà, nous dit Bion avec quelque malice, comme no-I, comme *no-Ice-cream (no: I scream)* (id., p. 42), et par conséquent comme non-moi n'ayant de cesse de se remplir, s'escrimant à susciter l'imaginaire qui prêtera au signifiant alpha son semble-blanc.

Autant de subtilité ne manquera pas de susciter de très diverses interprétations et déformations, à n'en point douter. Ceci pour dire que la fonction alpha est en bonne voie de devenir l'explication tout-terrain de demain, tout comme l'identification projective, autre gadget psychanalytique, qui occupe le devant de la scène de la psychopathologie d'aujourd'hui, tant chez l'enfant que chez l'adulte.

Non pas que les théorisations de Bion ou des kleinien soient à jeter aux orties¹³, et il y a fort à parier que plus d'un lacanien a d'abord fait ses classes, sa propédeutique, sous l'égide d'un tel ensemble doctrinal particulièrement stimulant; la question est de savoir si l'Identification projective peut être exportée comme cadre relativement fiable, de façon à approcher, si possible, et de plus près, le réel de la clinique. Or, il est clair que ce concept, pour opératoire qu'il puisse être tenu par certains, soit fait double emploi avec des notions développées par Freud, soit se laisse trop aisément subvertir au point de créer un malaise chez ceux qui, nourris au sérail kleinien, ne manquent pas de l'avouer.

4°. L'identification projective

Ainsi Thomas H. Ogden, de San Francisco, dans un article intitulé «Sur l'Identification Projective»¹⁴, tente de redéfinir cet objet de pensée pour constater que ce mécanisme recouvre une triple séquence :

«d'abord il y a la fantaisie de projeter une partie de son propre moi dans une autre personne et ce faisant s'en prendre à cette personne par le dedans. Puis, il est : une pression exercée sur le récipiendaire, par la voie de l'interaction interpersonnelle, qui oblige ce dernier à penser, à sentir, à se conduire d'une façon conforme à la projection. Enfin, les sentiments projetés, lorsqu'ils auront été psychologiquement éprouvés par le récipiendaire, seront ré-intériorisés par celui qui les a projetés».

On voit aussitôt que divers modes transférentiels (et contre-transférentiels) sont en jeu, qu'on dit régressifs, alors que c'est purement et simplement une technique de culpabilisation de l'autre, un chantage éhonté, dans les plus pures traditions policières, dont certains agents de la santé mentale sont coutumiers. Par certains côtés, la doctrine de la catharsis semble bien plus astucieuse et l'on s'étonne que les analystes mettent de l'inconscient là où le simple bon sens suffit. Pour l'auteur, en effet, ce mécanisme de l'identification projective revient à mettre en œuvre le fantasme « de se débarrasser d'une part mauvaise de son moi », mécanisme qu'il distingue de la projection pure et simple par le fait que dans la seconde on se sent psychologiquement à distance de l'objet, alors que dans la première on se sent profondément solidaire de lui. Ici on pense irrésistiblement à un transfert de type obsessionnel mais les exemples personnels évoqués par Ogden suggèrent autre chose. Il est question, entre autres, d'un enfant qui se trouve obligé de se comporter d'une manière conforme à la pathologie de sa mère, sous peine de ne plus exister pour sa mère. Ici c'est l'aspect : identification à la demande, ou à l'idéal de la mère qui domine. Le cas de Christopher Bollas est tout aussi troublant. Le terme d'identification projective est absent de son article¹⁵, alors que le processus qu'il appelle « objet transformationnel » semble calqué sur la définition que nous donne Ogden.

Il est curieux que cet article, ou plutôt le cas clinique qui le centre, celui de *Peter*, ait été traduit en français amputé en quelque sorte de ses prémisses théoriques. Voici comment Bollas définit cet objet dans son résumé (en français) :

«La première expérience de l'objet chez l'enfant est plus un processus qu'une chose *per se*, mais l'enfant, perceptuellement, identifie son expérience de l'objet (une expérience de transformation psycho-somatique) avec l'objet maternel. A cause de cela, j'ai nommé le premier objet « transformationnel ». /.../ le premier objet est identifié avec les états d'altérations du moi».

On peut se demander quel est le cheminement que devra suivre cet auteur pour s'apercevoir que les signifiants dont se trouve travaillé l'être du sujet sont, bien entendu, les signifiants de l'Autre, dont la valeur «écologique » tient en ce que cet autre se constitue dans un «moment esthétique», moment que Lacan a nommé 'le stade du miroir'?

Pour Harold Searles¹⁶, l'auteur humaniste que la presse française a récemment donné en exemple, il ne fait pas de doute que «l'effort pour rendre l'autre fou peut être motivé par le désir d'extérioriser — et ainsi, d'éliminer — la folie que l'on sent menaçante en soi». Nous reposons notre question: s'agit-il ici d'une opération oblatrice [visant à gommer les marques de l'altérité sur le modèle du S#I], qui consisterait à projeter sur autrui l'*agalma*, autrement dit la rose qu'on a en soi, ou d'une projection à finalité agressive directement en relation avec la rivalité fraternelle?

Ronald Laing sacrifie à son tour à l'autel de l'identification projective mais sous le titre de «Mystification», dont il nous donne entre autres l'exemple suivant¹⁷: (p.277) :

«Une façon mystifiante d'amener l'enfant à aller au lit (quand sa mère est fatiguée et qu'elle aimerait souffler un peu) serait (de dire) : "Je suis persuadée que tu es fatigué, mon chéri, et que tu veux aller au lit à présent, n'est-ce pas ? " /.../ On dit (par conséquent) à l'enfant de quelle façon il doit se sentir, s'il est fatigué ou pas, et ce qui lui est intimé est ce que la mère ressent (en vertu de l'identification projective).»

Or, est-il décidable de savoir si la mère se sent ici profondément solidaire de son enfant ou au contraire si elle traduit simplement le fait quelle se sent psychologiquement à distance de lui ? Quoi qu'il en soit il n'est pas étonnant que les analystes en formation soient plutôt désorientés de nos jours, ne sachant pas à quelle théorisation se fier pour la conduite de leurs cas.

On pourrait imaginer que le plus simple serait que les analystes se décident à accorder leurs violons, mais, comme la preuve du contraire n'est plus à administrer, il nous reste d'en prendre acte et de tenter de rendre compte sur un plan théorique du pourquoi d'un tel état de choses.

Quel serait le «mathème» de l'identification projective qui pourrait venir régler son utilisation dans tant de contextes divers ? On est plus à l'aise avec Bion car sa fonction alpha est traduisible en lacanien dans la mesure où son adéquation au S₂ de Lacan passe par l'intermédiaire du *Vorstellungsrepräsentanz* freudien, alors que ses éléments bêta sont du S₁, du signifiant non-lié par l'effet d'un complexe, d'une imago, d'un idéal, ou par un Nom-du-Père.

5°. L'autiste : traversée du désert du psychanalyste

Nous situant dans le cadre de la psychanalyse « à la française », nous nous référerons à la situation qui résulte de l'éclatement du groupe numériquement important qu'a été l'École Freudienne de Paris, pour constater que les tentatives de regroupement qui ont eu lieu depuis (plus en fonction des personnes que de doctrines bien distinctes) revêtent des caractères nettement corporatifs.

Concurremment un nivellement s'effectue sur le plan doctrinal en fonction de critères pragmatiques tout à fait repérables dans le type de réunions, que nous tenons pour exemplaires de cette ligne moyenne. Nous pensons à celles qui ont lieu sous l'égide de la Société Française de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Bien qu'animée par un courant majoritaire cette société reste suffisamment ouverte pour constituer un échantillonnage pertinent du tout-venant des «psy», que l'existence d'un mode de communication inconsciente intéresse.

Paradoxalement, là où la doctrine commune défaille, c'est lorsqu'elle tente d'expliquer l'essentiel : c'est-à-dire le mode de communication inconscient qui fonctionne dans la dyade mère-enfant d'une part, et dans le groupe familial plus étendu, d'autre part. Il nous a semblé qu'il y aurait un enseignement à tirer d'une situation aussi paradoxale en se mettant à l'écoute de ceux qui, engagés dans une relation avec l'autiste, font état de leurs difficultés.

Le cas de l'autiste, de l'enfant qui précisément se ferme à toute communication avec autrui (et principalement sur le mode verbal), est l'enjeu d'entreprises diverses. Telle une institution sur laquelle on voudrait faire une O.P.A., ou une citadelle vide qu'on aimerait remporter, l'autiste résiste, ruse, déçoit, et puisqu'on ne le comprend pas on projette sur lui tout ce que l'on ressent. Si bien qu'il est décrit comme le lieu où règnent le vide, le néant, l'absence d'être, la dévitalisation, la détresse absolue, etc. La cure de l'autiste c'est en somme la traversée du désert du psychothérapeute qui avoue qu'il a dû s'accrocher, s'intéresser, s'analyser soi-même pour que quelque chose bouge enfin. Faute de disposer du terme de désêtre les auteurs s'arment de ceux d'empathie, d'identification, voire de folie, pour désigner ce qui leur a permis de franchir le mur d'incommunicabilité que le processus psychotique dressait entre eux et leur patient. [Contre-transfert de l'analyste ou syndrome de Stockholm?]

Donc, le moins que l'on puisse dire, c'est que face à l'enfant autiste l'analyste motivé se trouve mis à l'épreuve de par la mobilisation d'affects majeurs, sur le maniement desquels il conviendrait de s'interroger d'une manière plus générale. Les tenants de la thérapie familiale psychanalytique¹⁸ convoquent Bion (et sa théorie des petits groupes) pour rendre compte de la dynamique de la cure qu'ils mettent en œuvre, en même temps qu'ils prennent au sérieux (p.20) «l'inconscient familial, l'interfantasmatisation inconsciente dans les groupes», les phénomènes «de résonance inconsciente» de S.H. Foulkes, la «réalité psychique trans-individuelle» de D. Anzieu, «l'appareil psychique groupal» de R. Kaës, etc. L'autiste serait selon Bion «une psyché en mal de corps», ou le contraire. Pour d'autres réunis autour de Bateson¹⁹, le signifiant-maître dans ce domaine (Selvini: p.13, 50) serait :

«le point ps: le point vers lequel converge le nombre de fonctions essentielles à un système. Le changement de ce point permet une transformation maximum avec une dépense d'énergie minimum».

Ce dernier groupe d'auteurs admet comme mécanisme causal ce qu'ils nomment la *disconfirmation* et que Laing appelle *Mystifizierung* ou encore *Verleugnung*, dont nous avons noté la parenté avec l'identification projective.

La disconfirmation est «une réponse cryptique, incongrue, qui véhicule en substance le message suivant : "je ne prends pas acte de toi, tu n'es pas là, tu n'existes pas".» Les auteurs citent le cas d'un enfant qui disait ceci : «Mais moi je m'efforce d'obliger maman à se matérialiser. » On imagine le désarroi de l'analyste mis en présence d'un enfant qui, face à lui, l'appelle comme s'il n'était pas là, histoire de lui rappeler « qu'il n'y est pas ».

A présent, substituons à la mère une institution (de soins, de formation, de recherche de profit, etc.). Viserait-elle systématiquement à abolir toute forme de pensée chez ses assujettis? Peut-on à la fois y penser et y être ? Quel est le lien plus ou moins symbiotique qui serait propice à ce qu'il s'y produise un travail effectif? Quelle est la syntaxe qui présiderait aux échanges dans une telle institution pour autant qu'elle ne serait pas le « *melting pot* », la colle, pas plus que le lieu d'affrontement des idéaux respectifs des participants ? S'il est des types de liens qui rendent fou, il en est d'autres qui tuent; il suffit de lire la petite note qui vient dans l'après-coup de la rédaction d'une des contributions publiée au titre du «Devenir de la psychose de l'enfant»²⁰. Au terme d'une cure d'autiste, poursuivie une quinzaine d'années dans des conditions de fraternisation avec la mère du patient qui pourraient être un modèle du genre, nous lisons ceci : «nous venons d'apprendre l'épilogue tragique de ce cas dont nous n'avions pas de nouvelles depuis quelques semaines: la mère de Jean-Sébastien l'a tué, puis s'est suicidée ». C'était pourtant un bon cas, l'autiste en question étant devenu un artiste, un virtuose même et un professeur, mais sa mère continuait à venir demander des certificats témoignant de l'handicap de son enfant, tout en se vantant de la « relation symbiotique» qu'elle avait avec son fils, et les obtenait de bonne grâce des psychothérapeutes. C'est vrai que ces derniers, pris dans un discours à double contrainte et craignant que la mère ne devienne folle, ont respecté la dyade, ont choisi la liberté en quelque sorte et ont récolté la mort.

D'une façon un peu analogue nous avons eu la surprise de constater que l'enfant que nous avons pris en cure vers l'âge de sept ans, avec l'étiquette d'autiste, et que nous avons suivi pendant trois ans, en raison d'une ou deux fois par semaine, et donc en dehors de tout acharnement thérapeutique (cadence qui contraste avec celle que préconisait récemment un professeur psychothérapeute : une demi-heure minimum, cinq fois par semaine), que l'enfant devenu adulte avait fait son chemin, qu'il avait notamment acquis un C.A.P., qu'il avait exercé son métier durant un an et demi, et qu'au bout du compte il avait été jugé apte au service et incorporé sous les drapeaux. Et ce en dépit du remue-ménage effectué par sa mère auprès des autorités militaires, y compris le Ministre des Années, pour faire admettre que son fils était un handicapé. Nous avons eu le courage de lui refuser le certificat quelle exigeait, sans que cela garantisse la levée définitive de la mainmise que, selon son vœu, elle a maintenu jusqu'à présent, sur son fils. A vouloir éviter une telle mainmise de l'institution sur ses affiliés on peut recourir à une syntaxe de rechange: celle d'une institution de type paternaliste [par ailleurs tellement décriée par ceux qui, secrètement liés entre-eux par ce type de lien, interdisent justement aux autres, pour mieux les exploiter]. Dans son article sur «La Famille », et tout en soulignant le déclin de l'imgo paternelle dans notre civilisation, Lacan estime que :

«l'exemple singulièrement transgressif de l'imgo du père quant à l'interdiction primordiale, exalte au plus haut degré la tension de la libido et la portée de la sublimation».

A contrario la

«carence (du père), conformément à notre conception de l'Œdipe, vient à tarir l'élan instinctif comme à tarer la dialectique des sublimations».

A supposer qu'il ait pu atténuer par la suite la portée de ces affirmations, il est incontestable que Lacan avait sa préférence. Il nous a semblé, et ceci de par notre fréquentation dudit, que ce dernier considérait son École comme un lieu où chacun devait porter son effort d'intégration et que se frotter au réel du groupe pouvait aider à la dissolution du transfert au terme d'une cure. Mais à quel prix ?

Conclusion

C'est dire si l'expérience de ce qui est arrivé au sein de l'ex-École Freudienne est toujours à l'ordre du jour! Il nous semble qu'on a clos un peu vite le chapitre de la «colle», comme mécanisme pervertissant toute tentative de travail en commun dans les groupes, et beaucoup trop vite admis la spécificité du remède que devrait constituer « le cartel », en dehors de toute précision suffisante sur son mode réglé de fonctionnement. Le cartel, ce 4/4 lacanien, devrait notamment prévenir toute forme d'ensablement dans les idéaux lénifiants du groupe, dont la «colle» est un ciment rapide, ce qui nous rend suspect tout cartel fait pour durer. Ce «dur besoin de durer» est en pratique ce qui empoisonne le transfert de travail pour l'annihiler à brève échéance. Mais l'étude de la dialectique de la vérité et du savoir dans le caravansérail des groupes et des cartels est chose difficile. Ô surprise, ce sont ceux que Lacan avait l'air de devoir stigmatiser les premiers, la tribu des behavioristes qui ont le mieux mis en valeur certaines difficultés liées aux idéaux collectifs et à leur emprise sur les individus par le biais du langage (et les résultats des recherches de l'école du Palo-Alto le démontrent). Passé le seuil redoutable d'une naïveté en quelque sorte native des écrits du caravansérail psychanalytique, on doit reconnaître qu'ils nous sont l'occasion de nous ressourcer, et surtout de repenser le pourquoi de la méfiance constante que Lacan a manifesté à l'égard du code des sentiments et d'un certain humanisme qui se laisse trop facilement déborder par les ruses de la canaillerie. A vrai dire les arguments des analystes partisans de l'analyse groupale, par opposition à l'analyse systémique («Le système des systèmes» étant le livre de chevet des partisans de l'analyse transactionnelle), frappent par leur pauvreté, et le recours trop systématique au texte de la « *Massenanalyse* » de Freud ne parvient pas à leur donner l'avantage, qui reste entre les mains de ceux qui *volens nolens* se voient obligés d'en passer par les voies d'un certain réel, par essence logique et dialectique. Le caractère répétitif des scissions qu'à connu et que continue de connaître le mouvement psychanalytique, et singulièrement en France, sont à mettre au compte des effets d'un refoulé originaire (dont certains écrits récents tendent à soulever le voile), par l'aveu²¹ qu'ils nous font que la psychanalyse en France a d'abord été d'inspiration junguienne. La France ne s'est décidée, en quelque sorte, à avaler la pilule freudienne qu'après s'être prémunie par l'ingurgitation préalable de l'antidote junguien. Entre autres c'est à Maeder qu'est dévolu le rôle de cette prescription dont les effets ne cessent de secouer le corps de la psychanalyse française. Dans un opuscule, et sous le titre «Le psychothérapeute en tant que partenaire »²², Maeder rapporte une lettre datée du 21 septembre 1913, où Freud prédit à Maeder qu'il se perdra dans le labyrinthe de la Mystique et qu'il ne retrouvera plus la voie de la psychanalyse. Force est à Maeder de rendre hommage à Freud pour sa clairvoyance car, en effet, il s'est converti, au terme d'une période d'irrégiosité qui coïncide avec sa rencontre avec Freud. Nous devons donc savoir compter, pour l'établissement de notre syntaxe sociale, sur tous ces effets du refoulé primordial, qui vont du caractère enveloppant et étouffant du narcissisme maternel, au mirages dont se drape la réalité pour l'obsédé par l'effet de la métaphore du sein (comme vous l'avez deviné dans le roman de Gracq), en passant par des effets sinon plus pernicioeux du moins plus criants. C'est aux séquelles du complexe fraternel que Lacan attribue (toujours dans son article sur «La Famille») la résurgence chez l'adulte «des thèmes de filiation, d'usurpation, de spoliation. De même que sa structure narcissique se révèle dans les thèmes plus paranoïdes : de l'intrusion, de l'influence, du dédoublement, du double et toutes les transmutations délirantes du corps». Quid, alors, de l'intrusion de ces thèmes dans nos conciles?

Notes

¹ « Une difficulté pour l'analyse : Jacques Lacan », in : *Revue Française de Psychanalyse*, tome XLV, n° 6, décembre 1981.

² Alexandre Szombati : «L'autodafé de Berlin», *Le Monde-dimanche*, du 06.06.1982.

³ M. Selvini-Palazzoli, L. Boscolo, C. Cecchinn, G. Prata: *Paradoxe et contre-paradoxe* (un nouveau mode thérapeutique face aux familles à transaction schizophrénique), 1976, Les Éditions R.S.F., 1980.

⁴ J. Lacan : «La Famille», *Encyclopédie Française*, 1, 38 (Larousse, Paris), 40, pp.3-16.

⁵ Pierre Klein, *Étude du décor dans trois romans «emblématiques »*, Mémoire de maîtrise de Lettres (Littérature comparée), Université de Nancy II, 1,74.

⁶ E Cardonne-Arlyck « Désir, figure, fiction, dans le 'Domaine des marges' de Julien Gracq », in : *Études de critique et d'histoire littéraire*, n°199, Paris, Édit. Lettres Modernes, 1981.

⁷ W.R. Bion «Attaques contre les liens », in N.R.P., 1982, 25, pp. 285-298,

⁸ Laurence Rousseau, «Images et métaphores aquatiques dans l'œuvre romanesque de Julien Gracq», in : *Études de critique et d'histoire littéraire*, n° 200, Pans, Édit Lettres Modernes, 1981.

⁹ Leutrat, «La reine du jardin » in *L'Herne*, Sur Julien Cracq, 1972.

¹⁰ R. Rosser, «The psychopathology of feeling and thinking in a schizophrénic», in: *J. Psycho-Anal.*, 1979, 60, 177-188.

¹¹ W.R. Bion, *L'attention et l'interprétation*, Payot, 1979.

¹² W.R. Bion, *Éléments de la psychanalyse*, 1963, P.U.F., 1979.

¹³ Signalons en passant, un travail qui mériterait une lecture attentive, celui de Michael Eigen: «The area of faith in Winnicott, Lacan and Bion », *Int. J. Psycho-Anal.*, 1981, 62, 413-433.

¹⁴ T.H. Ogden «On projective identification », in *J. Psycho-Anal.* 1979, 60, pp 357-373.

¹⁵ C. Bollas «The transfonnational object», in *J. Psycho-Anal.*, 1978, 60, 97-107. Christopher Bollas, «Le langage secret de la mère et de l'enfant », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 14, Du Secret, automne 1976.

¹⁶ Harold F. Searles, « Das Bestreben den anderen verrückt zu machen, ein Element in der Aetiologie und Psychotherapie der Schizophrenie », in : Bateson (ouvrage cité ci-dessous); repris in : *L'effort pour rendre l'autre fou*, Gallimard, 1977

¹⁷ Ronald Laing, "Mystirizierung, Konfusion und Konflikt", in Bateson, *Schizophrenie und Familie*, Suhrkamp Verlag.

¹⁸ A. Ruffiot, A. Eiguier, D. Litkovsky, Eiguier, M.C. Gear, E.C. Liendo, J. Perrot, *La thérapie familiale psychanalytique*, Dunod, 1981.

¹⁹ G Bateson, *Schizophrenie und Familie*, Suhrkamp Verlag, 1968.

²⁰ S. Lébovici, «Trois observations suivies pendant plus de vingt ans», in : *Le devenir de la psychose de l'enfant*, P.U.F., 1978.

²¹ Janine Chasseguet-Smirgel, «Une première introduction de la psychanalyse en France et sa "difficulté" », in: *Rev. Fr. Psychanal.*, XLV, 6, décembre 1981.

²² Alphonse Mäder: *Der Psychotherapeut als Partner*, Kindler Taschenbücher.